

## L'embouche

G. Michaud

---

Number 153, Spring 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85416ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Michaud, G. (2017). L'embouche. *Moebius*, (153), 67–75.

L'EMBOUCHE

G. Michaud

L'  
e  
m  
b  
o  
u  
c  
h  
e

Le corps feuilleté s'entortille sans lécher les doigts. J'ai beau bouger d'une pièce à l'autre, le frigidaire me nargue comme une cigale.

J'éteins, j'allume, je botche, mais je n'avale pas. Je tends, j'attise, et le bluff m'étouffe en bouche. Être à jeun. À soi et l'esprit malfamé.

un filon se dessine  
me glisse  
entre les yeux

les exigences grugent le cou  
appellent le ressac  
nous laissent sur  
notre faim

Huilée de pensées, les quatre heures me vident. Je cuis les paupières décollées.

Dehors, l'emprise grésille, le néon rose et le brûlot noir s'acharnent sur les dents.

nous ne sommes jamais  
parfaitement blancs  
malgré la crème de la crème

je cherche quelque chose  
qui ne se répand pas

La lèvre orange de liqueur, j'embrasse qui bon me semble :  
les ventres imprimés, tendus d'alcool, chauds, vides. À la  
traîne, les-mains-les-jambes-les-poils-le-chien m'essuient.  
Tout se marque et se salit, j'attrape ceux qui fuient. On me  
dit non, je continue, on ne me frappera jamais. Je n'ai pas  
l'âge d'être détruite.

De loin, des pantalons le sourire aux fesses. Je cours en chiot, gronde en cercle, déconcentre. Les poignées de terre, les roches dans les sous-vêtements ne font rien. Les bras persistent et la maintiennent au sol.

Sa peau se découvre au son des criaillements. Ramasser ses plumes n'a plus de fin. J'y arrive trop tard. On me laisse lui flatter le cou. Mes doigts ma langue, aussi tendres qu'un conte.

Si de l'air sort, c'est par erreur.  
Ma grand-mère viendra la vider.

J'ai voulu la voir quand je n'en avais plus la chance. Le temps trop tard, nous traversons l'entrée, le couloir cul-de-sac. En rang, elles se bercent, sifflent en chœur les paroles américaines, télévisions d'amour sans rosée.

La mienne a les cernes des vieux cygnes. Gobe ce qu'on lui offre. Des beignets, des douceurs d'affilée couvrent les blancs.

Couvre le malaise le sucre.

Mes yeux suivent les mouvements. Les muscles effilochés, les veines, les ligaments.

Le cou déplumé ne tient plus qu'à un fil. Les souvenirs se soutiennent d'eux-mêmes. La poussière tombe.

Je flatte l'animal.



Le territoire m'appartient. Je m'allume à la lampe de poche. La trappe de la télévision m'offre un rendez-vous. Emmanuelle est une femme fluide. Les regards coulent sur sa peau. La gélatine se sépare de la crème glacée. Je ne choisis pas. L'odeur reste la même.

En héritage, le téléphone jauni de l'aïeule ressasse des fables dont je ne suis plus l'héroïne. Le combiné est taché de rose de rouge à lèvres; y déposer ses paroles, c'est embrasser.

Je suis les contours des chiffres élimés en attendant qu'on raccroche, j'étire ma gomme à mâcher, de longs filaments se rompent hors de moi.